

---

# LE PAYS LAURENTIEN

---

## Prière

Toi qui vois tout, Toi qui sais tout, Dieu de lumière,  
Fais que la Paix revienne un jour en ma chaumière!

Je ne me sens plus jeune, et mon bras est moins prompt,  
Quand il lui faut tenir pour ceux qui sont au front.  
Tous mes fioux sont partis. La mère se fait vieille.  
Elle pleure en secret, la nuit, et se réveille  
En proie au cauchemar des deuils perpétués,  
Qui clament dans son coeur: "Tes enfants sont tués!"  
Moi, je me sais plus fort, et je lui dis: "Espère!"  
Mais elle me répond: "Tais-toi, tu n'es qu'un père!"  
Elle, c'est la Maman, et toutes les mamans  
Entretiennent leur foi de pleurs et de tourments.  
Elle rêve tout haut des maux qu'elle devine,  
Et voit sur les talus que le canon ravine  
Fondre les bataillons, dans la foudre emportés  
Avec ses fils, hélas! nos fils, déchiquetés!  
Si mes enfants tombent là-bas, c'est pour la France.  
Ils ont pour eux la Gloire, et j'aurai la navrance;  
Mais je ne croirai pas en avoir fait assez,  
Malgré le poids des ans et mes membres lassés.  
Aujourd'hui, je suis seul, la tâche me dépasse;  
Mes pas rhumatisants franchissent moins d'espace,  
En creusant le sillon, et ma débile main  
Tremble, pour maintenir l'attelage en chemin.  
Le soc est lourd, l'effort est dur, la terre avare.  
Dans mon vieux bas de laine où l'argent se fait rare,  
Quand je plonge la main les mailles se défont;  
La Misère, en grugeant, s'est fait un nid au fond!  
En attendant qu'un soir le dernier sou s'en aille,  
Je songe à nos soldats jetés dans la bataille,  
Et qui comptent sur nous, les femmes et les vieux,  
Pour imposer au sol un tribut onéreux.  
Je ne veux pas qu'on sache, au pays des tranchées,  
Combien j'aurai de pain, en comptant les bouchées,  
Lorsque viendra l'hiver et le dernier faisceau,  
Car j'aurai tout donné pour le suprême assaut!

Toi qui vois tout, Toi qui sais tout, Dieu de lumière,  
Fais que la Paix revienne un jour en ma chaumière! (1)

JULÉS TRÉMBLAY.

---

(1) Vers liminaires du poème de guerre LES AILES QUI MONTENT,

## Les poètes du terroir laurentien

*Les Ferments et Arômes du Terroir.*  
de M. Jules Tremblay.

"Je t'aime, ô mon froment, car tu sors de ma main  
"Plein des baisers du ciel et de l'amour humain.  
"Epanch ta fleur aux quatre vents de la chimère  
"Et fais mûrir ton rêve en la vie éphémère,  
"Pour que tes blonds épis, versant la charité  
"Au coeur des hommes francs, sauvent l'humanité."

Cette strophe qui termine le recueil des *Ferments*, dont M. Jules Tremblay enrichissait notre bibliothèque du terroir l'an dernier, synthétise toute une philosophie nationale bien chrétienne et bien canadienne-française.

Et comme le poète est le porte-parole de tout ce qui s'émeut et s'enthousiasme chez son peuple, l'auteur des *Ferments* et des *Arômes du Terroir* a traduit les sentiments inexprimés mais bien réels, les aspirations natives et universelles de tout un peuple de francs terriens qui est le nôtre.

Nous sommes nés pour la vie libre et sereine des champs. Notre atavisme s'est formé dans un décor aux horizons infinis. L'âme de la race s'est développée en face des grandes scènes d'une nature exceptionnellement belle. Notre psychologie nationale est faite d'harmonie dans les goûts, de naturels essors vers le beau et d'idéal de charité qui se traduisent par l'éternelle vitalité de nos touchantes traditions.

Malheureusement, l'invasion de l'industrie et du commerce dans nos centres devenus trop peuplés et l'attraction conséquente des villes a quelque peu affolé nos imaginations et détourné nos yeux de leurs objectifs habituels. Aussi, un trop grand nombre de nos jeunes terriens ont cédé à l'irrésistible appel de la cité perfide. Et c'est sur les cités que le poète abat ses reproches amers :

"Car ce sont nos enfants qui tombent dans vos murs  
"Et jonchent vos pavés comme des fruits trop mûrs;  
"Ils n'étaient pas créés pour les tâches malsaines  
"Qui vident les cerveaux et dessèchent les veines..."

Comme un apôtre de grand coeur et de noble ambition, il veut garder au sol de chez nous ses tenants tri-séculaires et ramener au foyer champêtre ses fils prodigues que des pères ont pleurés. C'est pourquoi il remet sous nos yeux les exemples admirables de la vaillance et de l'attachement des siens à la tâche de pionniers-colons et d'agriculteurs nourriciers.

Je ne sais vraiment pas de plus beaux vers, dans toute notre littérature laurentienne, que ce poème liminaire des *Ferments* et qui a titre "Le Colon":

"J'ai pris racine au sol qu'ont découvert les nôtres,  
"Et dans chaque sillon, puisant leur souvenir  
"Comme un or épuré que rien ne peut ternir,  
"J'écoute dans mon coeur chanter leurs voix d'apôtres.

"Tous ceux-là qui suivaient les traces de Brûlé,  
"A travers les taillis obscurs et les savanes,  
"Pour semer largement leurs vertus paysannes,  
"Restent vivants en nous si leur rêve a croulé.

"Il n'est pas une branche, il n'est pas une source  
"Dont la feuille en murmure, ou l'onde en clapotis,  
"Ne prononce le nom de ceux qui sont partis  
"Et dont nous reprenons l'irréductible course.

"L'humus retient encor la trace de leurs pas  
"Sur les monts verts de chêne et les fonds de mélèze;  
"Et je me sens partout l'âme et le front à l'aise  
"En répétant leurs mots, qu'ils ne cédèrent pas.

"Lorsque le soir étend ses feux myriadales,  
"Sur les toits endormis des colons fatigués,  
"J'entends les vieux refrains, qui passaient grand-largués  
"Sous le même azur vierge en des temps légendaires.

"C'est le même soleil qui darde ses rayons  
"Sur la jachère brune et les blés de ma ferme.  
"Et tout ce froment d'or que la terre m'affirme  
"Connut la rude main d'ancêtres en sayons.

"Qu'important la patine et l'oubli des années!  
"Les villes ont couvert les forêts de jadis  
"Sans pouvoir étouffer la croissance des lis  
"Qui montrent en tous lieux leurs pousses obstinées.

"Si la fleur est sauvage et se tient à l'écart  
"Elle se répand mieux, tant elle est plus vivace;  
"La tige sort, timidement, à la surface  
"Mais le bulbe s'attache au sol de toute part.

"Je reste dans mon bois qui m'offre ses clairières  
"Et je vois s'allumer les étoiles, lis d'or

“Sur le drapeau d’azur, qui reprend son essor  
“Comme aux jours où les preux reculaient nos frontières

“Et je songe, tout bas, en invoquant les cieux,  
“Que les codes, jamais, n’ont pu courber les astres,  
“Et que l’âme française, affermie aux désastres,  
“Gravitera toujours dans l’orbe des aïeux...”

Ce poème est d’un puissant symbolisme et il rappelle, à ceux qui l’ont compris, le caractère particulier de la mission dévolue à l’âme latine en Amérique.

Monsieur Jules Tremblay possède bien ce qu’il fallait du coeur, de l’intelligence et du talent, pour comprendre et prêcher cette mission sublime à ses compatriotes. Aussi, ne fûmes-nous point surpris de le savoir mêlé à ce groupe de vaillants lutteurs et d’ardents patriotes qui, pour nos frères canadiens-français traqués en Ontario, se sont battus et se battront jusqu’à la victoire finale du droit, de la langue et du culte.

Dans ses *Arômes du Terroir*, à travers de délicieux croquis et de gentilles badineries, le poète a glissé quelques graves échos de cette lutte où il a dû souffrir sans perdre ce courage et cet enthousiasme propres à ceux qui se sacrifient pour le triomphe de la vérité. Et, sachant que la survivance de la race réside dans le maintien de traditions profondes et durables et dans la conservation des pratiques religieuses et du parler des nôtres, en bon chevalier qui vénère sa dame, il a prouvé élégamment que la langue canadienne-française n’a pas peur de s’éteindre chez nous, tant qu’elle sera parlée avec ce timbre clair et cette onction tendre qui caractérisent celle de notre bon poète et vaillant compatriote.

Alphonse DESILETS.

---

---

## Notre temps

---

J’aurais pu naître en temps de barbarie  
Au sein d’un monde à peine commencé.  
La Providence — et je l’en remercie —  
Me destinait à ce siècle avancé.

Nous avons tous une étrange carrière  
La comparant à celle des aïeux,  
Et les voyant de si loin en arrière  
On se croirait différent d'aucun d'eux.

Dans ce passé qui nous semble bien morne  
L'homme était fixe et tournait lentement.  
L'activité chez nous n'a point de borne,  
Chaque matin apporte un changement.

Par les produits tirés des antipodes  
Voyez ! le luxe est devenu commun.  
Par l'industrie et ses larges méthodes  
L'aisance règne au profit de chacun.

Nous vivons double ou triple de nos pères.  
Notre horizon, mais c'est le globe entier !  
Tout s'agrandit avec des jours prospères.  
L'humble action devient noble métier.

Oui, le vieux monde a changé de figure  
Je l'ai connu sans lui dire au revoir.  
Routine est morte, acceptons-en l'augure :  
Il nous promet plus qu'on peut concevoir.

Tant et si bien que la jeunesse active  
A devant elle un immense avenir.  
Mais autrefois sa force était captive,  
Sans trop d'effort je sais m'en souvenir.

Chemins nouveaux, disciples de l'étude !  
Champs du travail ouverts sous l'oeil de Dieu.  
Chacun sa part, même à la multitude.  
Entrez en lice — à tout venant beau jeu.

*Benjamin SULTE.*

## Noëls Populaires

Autrefois, les Canadiens se r m moraient la naissance de Jésus par divers cantiques traditionnels d'une naïveté parfois charmante. J'ai pu recueillir deux versions d'un même cantique et je les offre aux lecteurs du *Pays laurentien*. Ernest Gagnon, dans ses *Chansons populaires* reproduit, de ce même cantique, une version qui ressemble beaucoup à l'une de celle que je possède, comme on pourra en juger.

\* \* \*

Notre première version a été chantée par M. Etienne Poitras qui l'a apprise de sa mère, dans la région de Québec, il y a plus de vingt ans.

1  
—D'où viens-tu, bergère,  
D'où viens-tu?  
—Je viens de l' table,  
De m'y promener,  
De voir le miracle  
Qui s'est opéré.

2  
—Qu'as-tu vu, bergère,  
Qu'as-tu vu?  
—J'ai vu dans la crèche  
Un petit enfant,  
Sur la paille fraîche  
Dormant tendrement.

3  
—Rien de plus, bergère,  
Rien de plus?  
—J'ai vu Marie, sa mère,  
Qui faisait chauffer du lait  
Et Joseph, son père,  
Qui tremblait de froid.

4  
—Rien de plus, bergère,  
Rien de plus?  
—J'ai vu le boeuf et l' ne  
Qui étaient aussi présents  
Et qui de leur haleine  
R chauffaient l'enfant.

\* \* \*

La seconde version qui n'est qu'une suite de la précédente provient de dame Napoléon Bourdeau, de Saint-Constant, comté de La-prairie.

1  
—Qu'as-tu vu, bergère,  
Oh! qu'as-tu vu?  
—J'ai vu trois petits anges  
Qui descendaient du ciel  
Et qui chantaient louanges  
Au Dieu  ternel.

2  
—Etaient-ils bien beaux, bergère,  
Etaient-ils bien beaux?  
—Plus beaux que la lune  
Et aussi le soleil.  
Jamais dans le monde  
A vu son pareil.

3  
—Va donc les chercher, bergère,  
Va donc les chercher?  
—Ah! je n'ose y toucher,  
J'ai peur qu'ils se réveillent  
Et qu'ils s'mett' à pleurer.

Je recevrai avec reconnaissance les versions ou variantes qu'on voudra me signaler.

E.-Z. MASSICOTTE.

## Questions d'histoire

L'oeuvre qui demande à présent l'attention des chercheurs se concentre dans l'examen des questions secondaires, ce qui ne veut pas dire qu'elles sont sans importance, par exemple l'ancienne milice et cette troupe plus ou moins régulière, de 1683 à 1760, qui se nommait la marine sans jamais rien n'avoir été dans les choses de la mer.

Encore: le genre de commerce que nous faisons avec la France. Garneau qui parle au long de "commerce" nous laisse à deviner de quoi il s'agit. L'histoire des Canadiens exige du détail. Ce n'est pas une petite affaire dans la vie d'un peuple que les opérations de la manufacture, de la vente des produits, de l'achat d'articles importés, de la connaissance du régime commercial adopté, de ses changements et des influences favorables ou néfastes qui le dominaient. Un lecteur attentif découvre ça et là quelque pointe du secret dans Garneau, mais la touche directe n'y est pas. Il y avait presque toujours monopole; jusqu'où allait-il? De plus, les habitants s'en contentaient-ils par ignorance d'un état meilleur, ou désiraient-ils le voir changer? Quel avantage en retirait la colonie? Souffrait-elle des effets de ce régime? La Nouvelle-Angleterre était-elle mieux partagée que la Nouvelle-France sous ce rapport? Il est temps que nous quittions la surface pour plonger au fond des choses.

Et encore, où en étions-nous dans l'administration de la justice comparée avec celle de la France et des colonies anglaises? En quoi mieux, en quoi pire? avant et après le changement de drapeau.

Et encore, où se trouve le commencement de nos libertés politiques et dans quelles mesures se sont-elles présentées tout d'abord? Quel a été leur développement? En avons-nous reçu moins ou plus que la mère-patrie, tant la française que l'anglaise?

Et encore, malgré tout ce qui a été publié sur le système seigneurial nous n'avons que des textes de loi, d'ordonnances, des jugements de tribunaux, mais pas de description étudiée, creusée, claire et nette de son influence sur le cultivateur et le progrès ou le retardement de la colonie.

Et encore, sur l'instruction élémentaire, il reste à faire connaître mille choses qui, une fois groupées, parleront d'elles-mêmes. J'ai la conviction que nous n'étions pas trop dépourvus à cet égard, ayant rencontré nombre de faits qui le démontrent, cependant on parviendra

à savoir plus et à le faire voir mieux que moi. Dans le monde entier, jusque vers 1830, ce que l'on nomme l'instruction publique était laissé aux efforts individuels, aux communautés, aux paroisses, aux groupes de familles. Que s'est-il passé parmi nous à ce sujet, depuis 1640 à 1830? car en 1640 nous avions déjà les Ursulines.

Et encore, d'où venaient les colons, tant les premiers que ceux de par la suite? En quel nombre à chaque date ou époque? Comment étaient-ils constitués pour faire face à la situation qui les attendait ici? Quelle sorte de gens étaient-ils? En quoi consistaient leurs ressources? Jusqu'à quel point les autorités se sont-elles occupées d'eux à travers la première et les générations subséquentes? Quel était le caractère dominant parmi eux? Avaient-ils voix au chapitre dans la direction de la colonie? Étaient-ils des importés ou des immigrants volontaires. Combien d'entre eux sont retournés en France après un essai infructueux sur les terres neuves? Enfin, l'histoire du peuple et non plus celle des gouverneurs.

Ceci donnera peut-être l'éveil aux jeunes talents travailleurs et il en sortira une floraison d'historiens.

Benjamin SULTE.

---

## Fin d'Année

---

Par le présent fascicule, *le Pays laurentien* termine son troisième volume. A cette occasion, il remercie de tout coeur les bienveillants collaborateurs qui l'ont alimenté jusqu'à ce jour avec tant d'enthousiasme, et les généreux abonnés qui lui ont prêté leur soutien. Nous prions en même temps les retardataires de bien vouloir se rappeler que l'abonnement est payable d'avance et que nous sommes en droit d'attendre une remise sous peu afin d'équilibrer notre budget.

Avec l'espérance d'être toujours de plus en plus intéressant, *le Pays laurentien* entrera en janvier prochain dans sa quatrième année d'existence. Il n'ose pas douter de l'encouragement futur de ses souscripteurs actuels et que ceux-ci se feront même un devoir de recommander notre revue aux compatriotes qui l'ignorent. Qu'ils n'oublient pas qu'avec le nombre de lecteurs augmentera le volume de la publication. Si tous les amis et les lecteurs de notre revue apportaient chacun un souscripteur, le succès du *Pays laurentien* serait assuré. Qu'on encourage nos revues du terroir; l'apathie de nos gens n'a pas

sa raison d'être. S'abonner au *Pays laurentien* c'est servir la cause nationale.

*Le Pays laurentien* s'en ira donc avec confiance vers de nouveaux lecteurs; espérons qu'ils ne refuseront pas de prêter leur concours à une oeuvre méritoire, organe des jeunes plumes de chez nous, ces hommes de demain. L'abonnement n'est que d'une piastre. Que l'on s'empresse d'envoyer l'adhésion attendue.

*L'Administration.*

---

## Première Prière

---

Chaque fois que l'année nous ramène la saison des froids et des neiges, je me plais à songer aux belles et simples veillées d'autrefois qui m'ont laissé un profond souvenir. Il me semble alors que je me retrouve à l'âge où, tout enfant, l'on bénéficie inconsciemment de la vie de famille et où l'on n'est mêlé qu'à ce qu'il y a de meilleur. Qui donc n'a jamais revécu ces heures charmantes du soir qui font passer devant nos yeux toutes les plus petites scènes de détail et revoit, par exemple, la grande cuisine où chacun avait une place marquée, une attitude classique?

Chez nous, ma mère prenait toujours une "berceuse" et, près de la lampe, s'occupait à travailler la laine, tandis que mon père, après avoir allumé sa pipe au fourneau tout crénelé à force d'usage, s'approchait du poêle avec les plus grands frères. Et puis, les enfants, les tout petits, que n'avaient pas fatigués les courses en traîneau ni les babillages ininterrompus de tout un jour, "bringuaient" encore longtemps dans la maison, allaient en riant d'un groupe à l'autre, jusqu'à ce que, mécontents du peu d'attention obtenue, ils retournassent vers la mère pour renverser parfois par toute la place son panier plein de "pelotons" et "d'échiffes".

Mais lorsqu'enfin, tranquilisés par les réprimandes ou las de leurs jeux, ils commençaient à s'assoupir un à un au pied de l'escalier où nous avions tous dormi du meilleur sommeil, mon père, entendant "danser l'heure" dans l'horloge de noyer fumé, arrêtait un moment la conversation:

— "Déjà huit heures et demie!... disait-il. Il est temps d'aller coucher les petits..."

Sans répondre, ma mère se levait et passait avec eux dans la "chambre du bord". Là, elle en prenait un à part, le faisait s'age-

nouiller à ses pieds, lui joignait les mains dans l'une des siennes, lui passait l'autre derrière le dos comme pour écarter toute distraction et murmurait :

—“Fais bien ton *Petit Jésus*.”

Et alors s'égrenaient dans le silence les belles paroles dites en hésitant :

—“Mon Dieu, ... je vous donne ... mon coeur, mon corps, mon âme, ... prenez-les s'il vous plaît ...”

Et la mère lui aidant :

—“Afin que jamais ...”

—Afin ... que jamais ... aucune créature ...

—Ne les ...”

Et l'enfant, s'arrêtant à chaque mot :

—“Ne les ... puisse ... posséder ... que ...”

—Que vous ...

—Que ... vous ... seul, ...

—Mon ...

—Mon ... bon ... Jésus ...”

Quand, après des années, on revoit en esprit ce petit et cette mère agenouillés ensemble, on comprend mieux tout le sens et la portée de leur prière.

C'est cette prière qui fait que les grands pères, devant le feu, pleurent en l'écoutant et songent au temps lointain où ils l'apprenaient de leur mère et aux soirs futurs où leurs petites-filles l'enseigneront à leurs enfants. C'est elle encore que répètent chaque jour les bons fils comme c'est elle que regrettent les prodiges en rêvant à “la maison”.

Ces belles paroles d'offrande dites dans le jeune âge sont plus qu'une élévation ; elles sont une transition, une ascension qui nous fait passer pour toujours du domaine naturel à un autre infiniment meilleur. Parler ainsi en compagnie de sa mère, c'est demander d'être associé au plus doux et au plus affable des compagnons. C'est vouloir entrer dans une société nouvelle dont le commerce d'âme apportera toute la vie des bénéfiques sans nombres.

La vie d'un homme qui, enfant, a ainsi prié, ressemble au cours de la rivière : à tels jours de tempête les eaux peuvent en être troublées au voisinage des côtes, mais le filet principal en restera toujours cristallisé parce qu'il se sera alimenté à une source pure.

Et cette source nous est révélée par la mère. C'est la mère qui fait naître au divin comme à l'humain. Michelet disait que la femme est une religion. Il aurait pu dire : la femme est la vraie religion. Car les yeux maternels qui nous dictent la première prière sont si vrais que c'est d'eux que nous vient la foi.

Eugène ROY.

---

## Les Disques d'airain

par W.-A. Baker, C. R.

---

On a dit souvent de M. W.-A. Baker, et récemment M. Gérard Malchelosse, dans le *Pays laurentien*, qu'il était à peu près le seul poète canadien-français qui fit de la poésie philosophique—à la manière de Sully-Prud'homme, par exemple. Je ne suis pas certain que cela soit tout à fait juste. J'ai lu des vers de Lozeau, de Charbonneau, de Jules Tremblay — surtout dans les récents ouvrages de ce dernier poète — qui se préoccupaient aussi des grandes questions éternelles du monde et de l'éternité, des passions des hommes et des lois de la nature, et je me hâte de le dire. Mais ces poètes ne donnent pas toujours la note philosophique : ils se laissent souvent aller à faire du lyrisme, de la virtuosité, de la description, de la fantaisie — ce dont je suis loin de leur reprocher — tandis que M. Baker, sauf exception sans doute, ne quitte guère la tournure grave et pleine de choses qui fait de lui un disciple de Sully-Prud'homme et de Loti, peut-être, ce poète en prose. A-t-il lu Prud'homme et l'imité-t-il ? Il l'a lu certainement — quel est le poète qui ne l'a pas fait ? Mais il ne l'imité pas, ou s'il l'imité, c'est à la façon permise, en disant les chants que ceux du maître fécondent, font naître et jaillir de son âme à lui. Les oiseaux chanteurs ne font pas autre chose. Et que chante le poète ? La douleur, la brièveté de la vie, la mort, la résignation à Dieu. Plus loin c'est le bonheur, la renaissance de la joie sur la terre, le miracle sans cesse renouvelé du printemps, des roses, du soleil, etc., choses souvent chantées et tout de même éternelles et que tous les poètes et les philosophes ont tournées et retournées sur toutes les faces, et que, tous, tant que nous sommes, nous continuerons à creuser tant que le ciel ne sera pas ouvert pour jeter une lumière nouvelle sur la terre. Ces communes aspirations sont ce qui fait la vie. Il n'y a pour en varier l'aspect que la façon de les interpréter, la profondeur du coup d'oeil qui en peut faire voir cet angle ou ce fond

problématique et mystérieux, et c'est ce qui en fait l'éternel intérêt. Mais si cette poésie est belle de toute la beauté des causes profondes qui nous meuvent, nous conduisent, nous font naître, aimer et mourir, elle n'est pas gaie — peut-elle l'être? — et M. Baker, pas plus que tous les poètes foncièrement philosophes ou d'esprit philosophique, n'amuse et ne déride souvent le lecteur. Personne, par exemple, n'a parlé du bonheur ou de la justice comme Sully-Prud'homme, mais quelle angoisse sort de ces profondes et troublantes enquêtes du poète! La philosophie de M. Baker n'est pas plus gaie, si elle a plus de résignation et si elle offre plus de consolation. Voyez dans ce passage la mélancolie du poète :

"Nature où tout homme apparaît, souffre, expire,  
"Tes êtres n'ont qu'un jour, les rêves n'ont qu'un soir;  
"Et ton livre m'apprend le sublime savoir.  
"A chaque page on lit: songe et mélancolie,  
"Et c'est de tout cela qu'est faite notre vie."

(Les Disques d'airain).

Voilà pour l'angoisse bien humaine sur la brièveté de la vie, le passage rapide des beaux rêves, l'angoisse de l'avenir, la résignation devant la vie qui n'est pas celle qu'on espérait. Et voilà l'acte de foi qui met de la lumière sur cette mélancolie et lui enlève ce qu'elle pourrait avoir de faible et d'égoïste :

"Il faut sentir, pour que toute soif se consume,  
"Le calice d'un Dieu sur les lèvres de l'homme;  
"Et dans son agonie, accablé, suppliant,  
"Dans un halo sanglant contemplait l'âpre cime  
"Où la croix rayonnait sur le vide et le crime.

(Les Disques d'airain).

Ces vers sont beaux parce qu'ils sont nés de la foi profonde du poète. Il peut se montrer mélancolique, triste de toutes ses illusions perdues, amer même devant le spectacle décevant du monde; mais il a gardé le suprême bonheur de croire, d'espérer malgré tout, de voir au-dessus de la terre et de l'ironique âme humaine. C'est ce qui fait sa supériorité, au point de vue moral, sur beaucoup de poètes à tendances philosophiques, et c'est pourquoi *Les Disques d'airain*, le nouveau livre de M. Baker, sera lu par tous ceux qui n'ont que faire de tristesse débilite et de théories nihilistes.

Voilà pour le fond. Quant à la forme des vers du poète, M. Baker me paraît être de la nouvelle école en ce qui concerne l'architecture prosodique. Il ne fait pas effort pour trouver la rime riche et ne recule pas devant le rythme brisé.

"Nous aussi comme un train (qui) ralentit près du port",  
(Intermezzo).

Ce vers n'est qu'une faute d'impression, nous dit l'éditeur, mais vous trouverez, ici et là, quelques vers qui font assez l'effet de notes habilement fausses en musique... Vous savez qu'il y a des musiciens, et des plus virtuoses, qui trouvent un charme spécial à créer ces effets, et M. Baker, parfois, le trouve aussi. Peu de musique pure, cependant. Le poète s'efforce à mettre une idée, une pensée dans chacune de ces pièces, et généralement y réussit. L'ouvrage est composé d'alexandrins, de vers de six, huit et dix pieds, sonnets, chansons, etc., le tout de lecture très agréable et tout à fait reconfortant. Qu'on me permette ici de transcrire un sonnet particulièrement joli et qui est, à mon avis, l'une des pièces les plus poétiques du recueil. Il est intitulé *le Printemps* et est dédié à Lady Laurier.

"C'est le printemps, saison des matins merveilleux,  
"Aux pétales des fleurs un peu de givre coule,  
"Comme en des yeux d'azur sous un front radieux,  
"Un léger pleur d'enfant suave perle et roule.

"La grise et lente pluie au bruit délicieux,  
"Largo d'adieux sans fin qui plane et se déroule,  
"Module sur les toits ses arpèges brumeux  
"Dont la vague harmonie en nos rêves s'enroule.

"Dans les champs le ruisseau court au long de la berge  
"Et murmure un chant doux comme un soupir de vierge,  
"La source limpide y mêle ses claires eaux

"Miroitant au soleil en chatoyants cristaux;  
"Et sur l'arbre encore nu, sur les branches difformes,  
"L'hirondelle a posé la grâce de ses formes."

Il ne manque à ce sonnet que des rimes plus riches en "eux" et quelques changements de détails pour être parfait. Il y en a d'autres dans le même cas, et l'on aimerait à les donner ici. Par les coups de crayons que j'ai mis en marge du livre de M. Baker, je vois qu'une partie très forte du volume y passerait et je ne veux pas être long. Mais je ne finirai pas sans assurer à M. Baker que son ouvrage mérite tous les suffrages par sa vérité, sa hauteur de pensée, sa grâce et sa belle tenue littéraire.

Jean-D. LAURENTIES.

---

A lire, dans la prochaine livraison du *Pays laurentien*, janvier 1919:—

Nos Archives nationales, par Francis-J. Audet;

Le mot de Frontenac, par Benjamin Sulte;

La Guignolée aux Illinois, par S.-A. Forbes;

Un Poète du quartier latin, par Aimé Plamondon; Etc., etc.

## La victoire de Dieu

---

Parmi les menus faits qui s'inscriront en marge de l'histoire de la grande guerre actuelle, il en est que l'on méconnaîtra peut-être et qui, cependant, ont revêtu une importance décisive.

Le révérend Père Lockwell, des prêtres de Saint Vincent de Paul, qui exerça du ministère en territoire allié durant les hostilités, nous rapporte que le maréchal Foch, commandant général des armées alliées, à plusieurs reprises demanda aux communautés religieuses de France et d'Angleterre de faire prier d'une façon toute particulière les petits enfants pour l'obtention de la victoire. Et, un jour que sur la ligne de feu, à la veille d'une attaque importante il se trouvait à proximité d'un groupe de jeunes orphelins, il leur commanda de se mettre à genoux et de prier avec ferveur, ajoutant: "Et si nous sommes victorieux nous devons dire une fois de plus que c'est la *Victoire de Dieu.*" Et ce fut en effet une des plus glorieuses journées de sa carrière militaire.

Les historiens profanes enseigneront peut-être que le perfectionnement de la physique moderne au service d'un militarisme parfaitement organisé a failli devant la coalition des forces économiques et des droits internationaux. Mais les mêmes historiens oublieront de rappeler aux générations chercheuses de vérité que celui qui tenait entre ses mains les destinées des peuples ligués pour la défense du droit, fut avant tout un grand catholique. Ils oublieront que Foch puisait son énergie dans la prière des petits et dans le Pain quotidien des forts, qu'aux heures les plus critiques de sa mission il s'est tourné maintes fois du côté des armes silencieuses qui, du fond des cloîtres et des chapelles ardentes, préparaient, sur ses instantes recommandations, la *Victoire de Dieu.*

Qu'on honore les généraux et qu'on vante leur stratégie habile et sûre, c'est bien. Mais notre vraie reconnaissance à nous, les croyants de la foi catholique et romaine, doit aller à Celui dont le Coeur fut attaché sous la capote de nos soldats, malgré l'opposition du fanatisme athée et le dédain de l'impiété antichrétienne.

Cette victoire décisive et complète du généralissime français sur une puissance formidable et brutale apporte au monde catholique et à son Chef anxieux un réconfort et un espoir inébranlables en l'avenir

de la Foi et de son rayonnement universel. Dieu n'a pas abandonné le monde. L'épreuve qu'il a fait peser sur nous est une garantie de l'éternelle amitié qu'il nous garde. Désormais, nous avons lieu d'attendre des jours de joie nouvelle et de prospérité durable pour les peuples qui se sont confiés à sa paternelle Providence.

Alphonse DESILETS.

---

---

## Au fil de la plume

---

Dans notre livraison de septembre dernier, page 165, le triolet de M. Sulte, *les Roses*, n'est pas complet, par suite d'une erreur typographique. Il faut lire :

Dans la splendeur des jours d'été,  
Admirant un buisson de roses.  
Souvent je me suis arrêté,  
Dans la splendeur des jours d'été,  
Et, tristement, j'ai médité  
Sur le déclin de tant de choses,  
Admirant un buisson de roses  
Dans la splendeur des jours d'été.

Quelques lecteurs ayant exprimé le désir de connaître la matière du second volume des *Mélanges historiques* qui sera prêt en février prochain, nous soulignons :

- I. La formation des Grands Lacs.
- II. Jean Verrazano.
- III. Poutrincourt en Acadie.
- IV. Les Rochelais et le Canada.
- V. Le siège du Long-Saut.
- VI. Un intendant de la Nouvelle-France : Champigny.
- VII. Premières connaissances du Mississippi.
- VIII. Les Canadiens aux Illinois au XVIIIe siècle.
- IX. La famille de Billy.
- X. Le marquis de Miscou.
- XI. Voyageurs et hommes de cages, etc., etc.

Au moment d'aller sous presse, nous apprenons que notre confrère, *la Revue acadienne*, dont le directeur était M. Ed.-D. Aucoin, se fusionne avec *le Petit Canadien*, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. La nouvelle publication portera le nom de *Revue Nationale*; M. Emile Miller en sera le secrétaire de la rédaction.

G. M.

## Le Rêve

“Trois anges sont venus ce soir  
M'apporter de bien belles choses”

(Holmès.)

C'était un soir de Noël splendide; le scintillement profond de la nuit très pure peuplait le ciel de myriades d'étoiles. La lune projetait de son disque argenté, une clarté bleuâtre donnant aux arbres, aux choses environnantes des formes fantastiques.

Sur son lit d'hôpital suivant d'un regard atone ces traînées lumineuses venues jusqu'à lui, le glorieux mutilé des derniers combats songeait, triste, infiniment triste, aux Noëls de là-bas, de son cher Canada. C'est donc Noël ce soir, puisque les camarades en causait tout-à-l'heure à ses côtés, et pourtant cette soirée ressemble à tant d'autres vécues depuis cette nuit, il y a déjà de cela deux mois, où il arriva sanglant, inconscient, dans ce lieu où viennent s'échouer tant de misères humaines.

Pauvre gars! en ce moment il semble plus enseulé que jamais, puisque du pays, il attend toujours la lettre qui ne vient pas et pourtant qu'il “espérait” ce soir.

Noël! toute son enfance heureuse, sa jeunesse insouciante revenaient à sa mémoire. La messe de minuit où le tonnerre triomphant de l'orgue éclate comme une fanfare, faisant redresser bien des têtes encores endormies. Les voix fraîches et pures entonnant les cantiques que tout enfant il apprit pieusement sur les genoux de sa mère. Simples et sublimes paroles qui troublent toujours en cette nuit du grand mystère.

Le réveillon soigneusement préparé et dégusté avec combien d'entrain de gaieté. Ah! comme il fait bon de vivre quand on sent la douce chaleur des affections sincères, le bonheur d'être aimé.

A ces souvenirs des Noëls d'antan, le clignotement des paupières du blessé ne peut empêcher deux larmes de tomber. Elles sont là, égarées dans la barbe soyeuse, pures comme le crystal. “Eh quoi! l'on pleure” dit le docteur en chef, surgit tout d'un coup. “Allons, est-ce ainsi que vous suivez mes ordonnances? C'est Noël ce soir, mon gars, je veux que vous riiez. Voilà pour vous, une lettre du pays; ce n'est pas tout, il y a encore quelque chose dans votre sabot”. Et aux yeux éblouis du blessé, devenu un grand enfant, il attacha fièrement sur sa poitrine, la croix d'honneur. Saluant au nom de la France re-

connaissante, ce glorieux mutilé, le major français en écrasant de son pouce, une larme jaillissante devant cette joie muette, alla brusquement vers d'autres douleurs, apporter la réalisation du rêve bien cher.

Dans le lointain de la campagne lorraine, une cloche tintait faiblement, et l'ange de la nuit frôlait de son aile le soldat canadien; qui souriait dans son rêve... entendant chanter la Noël de chez nous.

MIA ISOLA.

Québec, 9 décembre 1918.

---

## *Les livres de chez nous.*

---

**Mélanges historiques. Volume 1. Etudes éparses et inédites de Benjamin Sulte, compilées, annotées et publiées par Gérard Malchelosse.** Un volume in-8, 164 pages, contenant une photographie de M. Sulte. Montréal, 1918; éditeur: G. Ducharme. Prix: 60 sous.

On ne saurait trop remercier M. Malchelosse de la bonne action qu'il a faite en nous donnant le privilège de parcourir l'oeuvre de M. Benjamin Sulte.

Les *Mélanges historiques* sont une oeuvre de grande valeur. Elle ne découvre pas M. Sulte — ce serait un peu comme prétendre découvrir le Canada français — mais elle nous montre l'éminent historien dans un milieu qui lui est bien familier où il s'est installé d'ores et déjà comme un Pasteur dans son laboratoire chimique. On dit que le style c'est l'homme; à ce compte, M. Sulte est bien resté colon, défricheur, initiateur en l'âme de son âme, et la langue qu'il parle a tous les reflets de la pureté primitive des bois et des conseils de guerre et d'administration des premiers temps de notre pays. Style plein de charme, il se plie aux faits rustiques qu'il raconte et leur emprunte leur sobriété qui va parfois jusqu'à la brièveté; l'historien ne craint pas de mutiler sa phrase, de couper court subitement à une narration entraînante pour mieux l'appliquer à la simplicité du récit historique qu'il rapporte, mais il conserve cependant partout sa grâce enchanteresse qui glisse sur les événements comme les pirogues de nos premiers explorateurs s'enfonçaient silencieusement au seul bruit des avirons dans les asiles vierges et sur les lacs limpides et calmes.

M. Benjamin Sulte se fait oublier pour nous intéresser à ce qu'il décrit; il s'astreint à représenter les moeurs et la vie aux premiers âges de notre histoire alors que dans les vastes solitudes, le geste sublime du martyr montrant le Christ s'élevait au-dessus de l'âpre cohue des traiteurs d'eau-de-vie et de fourrures et des exploités sordides des illustres sacrifiés de la Religion et de la Patrie.

W.-A. BAKER, C. R.

---

(1) Nous apprécions tous les ouvrages dont on nous fait parvenir deux exemplaires.

BIBLIOTHÈQUE  
SAINTE-ANNE

R. P. L. LeJeune, O.M.I.—**Tableaux synoptiques de l'histoire de l'Acadie. Fascicule spécial, 1500-1760**, avec suppléments concernant Terre-Neuve et la Nouvelle-Angleterre, faisant suite aux **Tableaux de l'histoire du Canada**. Québec, 1918; en vente chez l'auteur, Juniorat du Sacré-Coeur, Ottawa. \$1.00.

Voici un travail intelligent et pratique. Comme nous le dit l'auteur, il ne constitue point un supplément, rattaché à l'**histoire du Canada** publiée séparément en trois volumes, mais il inaugure plutôt celle de la Nouvelle-France, puisqu'elle lui est antérieure de quatre ans (1604-1608), et lui est parallèle.

Avec le R. P. LeJeune, nous admettons que l'histoire de l'Acadie est tout à fait différente en toute et chacune de ses époques, à l'histoire du Canada. Canadiens et Acadiens ont vécu, pour ainsi dire, sans se connaître; leur passé ne se ressemble guère. Le livre du R. P. LeJeune est donc destiné à rendre beaucoup de services aux chercheurs, en leur indiquant, dans l'ordre chronologique, tous les principaux faits se rapportant à cette région des anciennes possessions françaises en Amérique.

Le R. P. LeJeune, en habile historien, a groupé dans cet in-quarto de 110 pages, une foule de notes dont la documentation a dû lui coûter plusieurs années de travail opiniâtre autant que perspicace. C'est un grand mérite et nous l'en félicitons. Ces tableaux synoptiques, tout en renseignant les élèves sur l'histoire générale, serviront à guider le futur historien de l'Acadie. Les notions préliminaires sur le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre sont très fouillées; dans des appendices pleins de menus-faits qui, à nos yeux, valent les grandes lignes de l'histoire, l'auteur a accumulé nombre de notes précieuses sur Terre-Neuve, la Nouvelle-Angleterre et les Nouveaux Pays-Bas ou Nouvelle-Belgique; pour terminer, il a cru bon d'ajouter selon l'ordre chronologique des découvertes, des explorations et des fondations coloniales, un ensemble général des dynasties des pays qui se sont occupé quelque peu de l'Acadie.

Tous ceux qui étudient, de près ou de loin, l'histoire du Canada devront avoir sous la main, comme instrument de travail indispensable, le livre du Père LeJeune; nous pouvons assurer qu'ils trouveront plaisir à parcourir cette intéressante compilation, qui a tout l'attrait d'un véritable roman.

A. Lambert.—**Rencontres et Entretiens**. Un volume in-12, 164 pages. Montréal, 1918.

Tout en nous récréant, ce petit livre nous donne une foule de renseignements intéressants sur nos compatriotes franco-américains; aussi pourrions-nous ajouter qu'il est propre à nous rapprocher d'eux puisqu'il nous prouve qu'il y a aux États-Unis des Canadiens qui parlent encore un pur français. Écrit sans prétention, d'une forme alerte et précise, comme il convenait, d'ailleurs, le livre de notre ami Lambert a un réel mérite. Nous avons lu surtout avec un vif intérêt les contes du terroir canadiens et les souvenirs d'enfance que l'auteur évoque.

G. M.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA SOCIÉTÉ  
D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

## Table générale des matières du Pays Laurentien

TROISIEME ANNEE.		Pages.
Administration .....	Collection complète .....	130
Aucoin, Ed-D. ....	La Bibliothèque acadienne .....	176
Audet, Francis-J. ....	Les Dieskau .....	98
	Une leçon d'histoire du Canada ou le Petit Français .....	117
Baker, W.-A. ....	Chansonnette .....	165
	Livres de chez nous .....	184, 217
	Le Printemps (poésie) .....	203
Coderre, Emile .....	Bulletin bibliographique .....	20, 40
	Variations en mineur (poésie) .....	19
Couillard Després (abbé) ..	Poètes improvisés du bon vieux temps ..	66
Desilets, Alphonse .....	A la lune (poésie) .....	189
	Aux temps heureux (poésie) .....	169
	Louis Hébert .....	183
	Oh! notre histoire .....	150
	Poètes du terroir laurentien:—	
	—Adolphe Poisson .....	13
	—Jules Tremblay .....	202
	—Ulric Gingras .....	106
	La Reine est folle .....	122
	La Victoire de Dieu .....	214
Desroches, René .....	Aux temps des Iroquois .....	57
Doucet, L.-J. ....	Il me souvient (poésie) .....	76
Du Rivage .....	L'Eglise et la cloche de chez nous ..	48
	Chez nous .....	87
Ferland, Albert .....	Campagnards de LaNoraye .....	73
	L'Hiver des Arbres (poésie) .....	61
	Matin laurentien (poésie) .....	3
	Seigneur Printemps (poésie) .....	127
G. O. ....	Le vrai gabier .....	81
Gaudet, Placide .....	Catherine Forêt, Acadienne .....	36
Héribert, Pierre .....	Livres de chez nous .....	116, 131
Jean-D. Laurenties .....	Disques d'Airain (les) .....	211
	L'Epluchette de Régis Roy .....	181
Jean Sainte-Foy .....	Pamphile LeMay .....	198
Jeannine d'Irun .....	Et pour toujours le temps a fui (bal- lade) .....	115
Lacroix, Albert .....	Lettre de l'abbé Casgrain à Crémazie ..	31
Lindsay, J.-A. ....	Livres de chez nous .....	166
Madeleine (Mme Huguenin) ..	Livres de chez nous .....	200
Malchelosse, Gérard .....	Allocution .....	79
	Au fil de la plume .....	215
	A propos d'un article .....	157
	Chez nos Collaborateurs .....	121
	Famille Roupe (la) .....	140
	Fin d'année .....	208
	L'Esprit d'Hector Fabre .....	25
	Le Terroir .....	146
	Livres canadiens à l'Index .....	24
	Livres de chez nous	
	80, 116, 132, 147, 166, 184, 200, ..	217
	M. l'abbé J.-B. Roupe .....	199
	M. Damase Potvin .....	70
	M. Rémi Tremblay .....	102
	Oeuvres de M. Sulte .....	182
	Oeuvre de maître .....	55
	Un coin du Nouvel-Ontario .....	145

Massicotte, E.-Z.	Chanson bilingue	114
	Chansons de Mensonges	91
	Chansons du jour de l'An	10
	La Vie en Californie	55
	Noëls populaires	206
	Une gracieuse légende d'autrefois	180
Mia Isola	Le rêve	216
Miller, Emile	Livres de chez nous	147
Morin, Victor	Le folklore canadien	185
Onésime	Soir de novembre	64
Pétrus	Comment vivifier notre littérature	21
Plamondon, Aimé	Le Défenseur (à-propos)	158
Potvin, Damase	Appel de la Terre	134
	Murray Bay	41
	Une fête agricole	16
Proulx, Antonin	Chant d'orgueil (poésie)	6
	Chant du Voyageur (poésie)	196
	En aéroplane	170
	Fin d'hiver	50
	Matin de Noël (poésie)	35
	Patrie! (poésie)	97
Rédaction	Notes de la Rédaction	60
	Notre troisième année	12
Rochon, P.-E.	La Chanson du Docteur	194
Roy, Eugène	Première prière	209
Roy, Régis	Charles de Menou d'Aunai-Charnisai	94
	Louis de la Porte, sieur de Louvigny	128
	Rousseau de Villejoin, d'Orfontaine et de Souvigny	7
Savard, Antonio	Au berceau de la Confédération	151
Savignac, J.-Albert	Au Conférencier (sonnet)	101
	Noble Conscrit (poésie)	178
Sulte, Benjamin	Anciens Sauvages	144
	Le Castor	109
	Emblème (poésie)	149
	Enfance d'une Législature	195
	Français ou Canadien	85
	Hochelaga	26, 52
	La même histoire (poésie)	84
	Les Roses (triolet)	165, 215
	Lettre à l'abbé Couillard Després	148
	Notre temps (poésie)	204
	Patriote	124
	Questions d'histoire	207
	Sainte-Catherine (1a)	188
	Vallée de l'Ottawa (1a)	192
	Washington et le Canada	62
Tremblay, Jules	Le Colon (poésie)	203
	Prière (poème)	201
Tremblay, Rémi	La Charité chrétienne (poésie)	190
	Traditionnalistes et Campagnards	4
Un Témoin	La Soirée du Pays Laurentien	77
Val Morin	Green Valley (poésie)	133

PORTRAITS ET AUTOGRAPHES.

M. W.-A. Baker, (portrait)	55
M. Damase Potvin, (portrait)	70
M. Aimé Plamondon, (portrait)	158
A.-E. Proulx, (autographe)	97
Benjamin Sulte, (autographe)	113, 127



